



Décembre 1960. Alors que le général de Gaulle effectue ce qui sera son dernier voyage en Algérie, de grandes manifestations spontanées en faveur de l'indépendance (ici, à Alger) sont durement réprimées.

RÉTROSPECTIVE

«La guerre d'Algérie vue par les Algériens»

Depuis les accords d'Evian signés le 18 mars 1962, la guerre d'Algérie a suscité une littérature abondante, souvent marquée par l'idéologie du roman national, qu'il soit algérien ou français. Un écueil évité par Renaud de Rochebrune et Benjamin Stora, qui livrent le second tome de leur *Guerre d'Algérie vue par les Algériens*. Par François Soudan

Cinq ans après le premier tome, qui s'ouvrait sur l'attaque de la poste d'Oran en avril 1949 par un commando de l'Organisation spéciale, événement fondateur pour la résistance algérienne, et s'achevait fin 1957 sur les derniers feux de la bataille d'Alger, Renaud de Rochebrune et Benjamin Stora livrent le second volet de leur *Guerre d'Algérie vue par les Algériens*. Le titre est (un peu) trompeur, car même s'ils accordent une place apparemment majeure au «récit algérien», trop souvent occulté, de cette guerre, les deux auteurs ne font que lui restituer la place qui est la sienne, sans que jamais l'empathie ne vienne brouiller la distance critique indispensable à tout travail d'historien. En ce sens, ces deux tomes peuvent se lire indépendamment de tous les autres ouvrages sur la guerre d'Algérie, tant ils intègrent, digèrent et restituent une multitude de sources algériennes et françaises de façon clinique, pédagogique et – osons le mot – objective.

Ce second opus, qui vaut beaucoup par ses moments forts choisis en fonction d'une chronologie qui n'a que peu de choses à voir avec le «roman national» français, débute par le récit

le plus complet possible de ce que Rochebrune et Stora appellent «un meurtre shakespearien»: l'assassinat par ses frères en révolution, le 27 décembre 1957, de l'une des figures majeures du FLN, Abane Ramdane.

L'assassinat d'Abane Ramdane

Organisateur du congrès de la Soummam en 1956, qui consacrait la prééminence des civils sur les militaires et de l'intérieur sur l'extérieur dans le cadre du combat nationaliste, forte personnalité au tempérament explosif, Ramdane était en cette fin 1957 en termes exécrationnels avec la majorité des dirigeants opérationnels de l'Armée de libération nationale (ALN). Attiré dans un piège à Tétouan, dans le Nord du Maroc, sous le prétexte d'une rencontre imaginaire avec le roi Mohammed V, enfermé dans une ferme isolée, il est étranglé par les hommes de main du chef de la Wilaya 5, le colonel Abdelhafid Boussouf, mentor et protecteur d'un certain Houari Boumediène. Sa mort au combat contre les troupes coloniales sera annoncée cinq mois plus tard par le FLN et jusqu'en 1970 au moins, les Algériens vivront avec cette fiction officielle. Aujourd'hui encore, alors que son corps n'a jamais

► été retrouvé, la mémoire de Ramdane Abane n'est toujours pas réhabilitée de façon incontestable. Qui l'a tué ? Seul Boussouf assumera la décision de la liquidation physique, mais «ce qui est sûr», écrivent Rochebrune et Stora, «c'est que tous les militaires étaient d'accord pour agir de façon à neutraliser définitivement Abane». Outre Boussouf, Krim Belkacem, Lakhdar Bentobal, Amar Ouamrane et Mahmoud Chérif, colonels tous les cinq, sont impliqués dans le meurtre—lequel ne leur portera finalement pas chance. «Son sang nous barrera à jamais la route du pouvoir» finira par dire, à juste titre, Bentobbal. Ce côté «révolution qui dévore ses propres enfants» est l'un des fils conducteurs du second tome. Rochebrune et Stora racontent ainsi avec minutie comment le duo (provisoire, on le sait) Ben Bella—Boumediène s'est imposé à la tête du nouvel État en juillet-août 1962, au lendemain de l'indépendance, usant le plus souvent de la force contre un gouvernement provisoire, le GPRA, à l'agonie. Comme le dit avec amertume le commandant Azzedine, l'ancien chef du commando Ali Khodja que craignaient tant les Français, «l'indépendance était mal partie, elle était partie penchée».

À ces crises qui jalonnent l'histoire de la direction indépendantiste tout au long de la guerre, qu'elles soient strictement internes ou provoquées par l'ennemi (la fameuse «bleuite», opération d'intoxication aux conséquences dramatiques est narrée en détail), s'ajoutent les erreurs stratégiques et tactiques de la résistance algérienne.

À douze ou treize contre un

Mais si les auteurs jugent que l'antienne selon laquelle la guerre d'Algérie a été gagnée militairement mais perdue politiquement et diplomatiquement par les Français n'est pas «dénuée de sens», c'est pour souligner aussitôt l'extraordinaire disproportion des forces en présence. Lors du plan Challe de 1959-60, cette méga offensive de type rouleau compresseur avec utilisation massive du napalm et des camps de regroupement, qui aboutit à l'annihilation de la capacité d'action de la quasi-totalité des Wilayas, les Français se battent à douze ou treize contre un et le nombre de harkis enrôlés à leurs côtés dépasse largement celui des *djounoud* de l'ALN. À aucun moment par ailleurs ces derniers n'envisagent de déposer les armes et à aucun moment le soutien apporté par la très

grande majorité de la population algérienne à l'indépendance ne semble connaître le moindre fléchissement. En témoignent les pseudo-fraternisations de mai 1958, dont Rochebrune et Stora décrivent bien l'arrière-plan : un bel exercice de manipulation orchestré par l'armée française. En témoignent surtout les grandes manifestations indépendantistes d'Alger en décembre 1960—dix mois avant celles qui allaient ensanglanter les pavés de Paris—considérées à raison par les auteurs comme l'un des tournants majeurs de la guerre. Le peuple algérois d'un côté, les paras, les gendarmes mobiles et les extrémistes de ce qui deviendra l'OAS de l'autre. Cinq jours d'affrontements, deux cent morts algériens, mais surtout pour la première fois le drapeau de l'indépendance brandi en pleine rue et les slogans «vive l'ALN ! Vive le FLN !» hurlés face aux Européens tétanisés. L'intérêt de ces deux tomes (le premier vient opportunément d'être republié en édition de poche chez Folio) tient aussi dans le fait qu'ils expriment et analysent les points de vue du colonisateur—armée, pieds-noirs, classe politique—en contrepoint et à titre d'élément explicatif de celui des colonisés.

De Gaulle ambigu

Quasi convaincu dès 1944 de l'inéluctabilité de l'indépendance de l'Algérie, Charles de Gaulle est ici décrit sous l'angle d'une ambiguïté qui dérouta les dirigeants du FLN tout autant que les partisans de l'Algérie française, avant que les uns et les autres s'aperçoivent que sa ligne de conduite avait toujours été de négocier—mais en position de force. Immunisés du soupçon de «nostalgérie», comme le démontrent l'ensemble de leurs écrits sur le sujet (Rochebrune a édité les mémoires de Messali Hadj et est l'un des collaborateurs de *Jeune Afrique*, quant à Stora, on ne le présente plus), nos deux auteurs n'en sont que plus à l'aise pour bousculer quelques tabous : l'immense gâchis que fut l'affrontement fratricide entre le FLN et le MNA (dix mille morts, dont quatre mille en France même au sein de l'émigration), la question toujours éminemment polémique du nombre de victimes algériennes de la guerre (au moins 400 000 probablement et non pas un million, voire un million et demi comme on le

dit volontiers à Alger), ou encore l'entreprise d'instrumentalisation du récit de cette guerre entrepris par les autorités algériennes dès le lendemain de l'indépendance. Censure et historiographie officielle s'y conjuguent pour refaire l'histoire, en faisant oublier le rôle des maquis de l'intérieur, de l'émigration, des politiques et

Immunisés du soupçon de «nostalgérie», les auteurs n'en sont que plus à l'aise pour bouleverser les tabous.

des diplomates, au profit du rôle central joué par les militaires, notamment ceux de l'armée des frontières dirigée par Houari Boumediène. Depuis la fin des années 1990, c'est une autre histoire qui s'écrit, en Algérie même et en France, dans une conjonction toujours fragile et réversible des mémoires. Rochebrune et Stora y contribuent à leur manière, à la fois vibrante et dépassionnée. Ajoutons que ce second tome nous gratifie, à l'instar du premier, de précieuses annexes et notamment cette première déclaration du GPRA datée de septembre 1958. Quatre ans avant la fin de la guerre, ses auteurs écrivaient ceci, qu'il n'est nul besoin de commenter : «Ainsi s'achève la plus scandaleuse des usurpations du siècle dernier qui a voulu dépouiller un peuple de sa nationalité, le détourner du cours de son histoire et le priver de ses moyens d'existence en le réduisant à une poussière d'individus. Ainsi prend fin la longue nuit des mythes et des fictions. Ainsi prend fin le temps du mépris, des humiliations et des servitudes.» ■

Les vainqueurs de l'été 1962 : Ahmed Ben Bella (à gauche) et Houari Boumediène. En septembre, au lendemain de l'indépendance.



© GETTY IMAGES



La Guerre d'Algérie vue par les Algériens—Tome 2 : De la bataille d'Alger à l'indépendance, de Renault de Rochebrune et Benjamin Stora, éd. Denoël, 448 pages, 23,50 euros. À signaler aussi : la sortie en poche du Tome 1 : Le Temps des armes—Des origines à la bataille d'Alger, éd. Folio, 640 pages, 9,20 euros.

EXTRAIT

Napalm : le secret bien gardé des aviateurs

Jamais, durant la guerre puis dans les années qui ont suivi, l'armée française n'a admis avoir employé le napalm en Algérie. Les témoignages sont pourtant nombreux. Cinquante ans après, Renaud de Rochebrune et Benjamin Stora ont enfin pu obtenir confirmation auprès de sources militaires.

« C halle était un général d'aviation. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait tenu à ce que l'armée de l'air joue un rôle de plus en plus important pendant son "règne". Mais les hélicoptères et surtout les avions n'ont pas servi qu'à transporter rapidement les troupes destinées à pourchasser les moudjahidines une fois ceux-ci repérés. Les avions, cela sert aussi à bombarder. Et, dans le cas de la guerre d'Algérie à utiliser en l'occurrence régulièrement des bombes au napalm. Les Français ne furent pas les premiers à utiliser cette arme qui permet de tout brûler sur un vaste rayon—plus ou moins lors de chaque emploi la surface d'un demi-terrain de football, nous explique de façon imagée un pilote qui a largué de telles bombes. On connaissait depuis assez longtemps la redoutable efficacité du napalm et, vu les blessures qu'il provoque quand il atteint l'être humain, son caractère épouvantable propre à effrayer l'ennemi—un général d'aviation nous a confié qu'il s'agissait là selon lui du premier «intérêt» de cette arme. Il semble bien que du napalm, peu après sa mise au point en 1942 par des chercheurs de l'université Harvard aux États-Unis, fut déversé vers la fin de la Deuxième Guerre mondiale par les Américains lors des bombardements de juillet 1944 à Coutances près de Saint-Lô en Normandie pour ouvrir une brèche dans les défenses allemandes et détruire un dépôt de carburants. Puis en

1945, dans le Pacifique, contre des villes japonaises, et même à nouveau en France, à La Rochelle où l'on veut alors déloger des soldats allemands et où l'on atteint aussi "par inadvertance"—c'est le langage des militaires qui n'ont pas encore inventé l'expression "dommages collatéraux"—des civils français. L'arme incendiaire fut en tout cas utilisée assez largement au début des années 1950 par les Américains pendant la guerre de Corée puis par les Français en Indochine. Mais ces derniers furent peut-être les premiers à en faire un usage vraiment régulier, presque quotidien, à partir de 1956 pendant la guerre d'Algérie, notamment dans des attaques aériennes pour détruire des mechtas ou tout autre "refuge" pouvant abriter des "rebelles" dans les zones interdites.

Des « bidons spéciaux », ou « BS »

Un document d'origine militaire dit sobrement mais plus précisément qu'on employait le napalm en Algérie contre "des structures diverses, des rassemblements de troupes, des grottes, des villages qui auraient dû être vides et parfois des convois terrestres". S'il était nécessaire de montrer à quel point on n'était pas fier de se servir de cette arme, il suffit de savoir que le mot napalm était banni du vocabulaire et qu'on nommait alors les bombes en question des "bidons spéciaux". Il était carrément interdit aux aviateurs, qui parlaient couramment de BS, d'employer le mot napalm, témoigne l'un d'entre eux, lorsqu'ils étaient en vol en

Algérie. Interrogées, les autorités françaises démentiront formellement plusieurs fois l'utilisation de cette arme que pourtant les avions emportaient régulièrement sous leurs ailes. C'était un tabou.

On est étonné, quand on lit l'énorme littérature des historiens ou des mémoires de combattants consacrée à la guerre d'Algérie, de la relative discrétion des mentions de l'usage du napalm. Alors qu'on consacre partout et toujours des pages et des pages précises et indignées à la torture, aux exécutions sommaires style "corvées de bois", aux viols de jeunes femmes ou d'adolescentes par des soldats, aux déplacements forcés de centaines de milliers de villageois, aux conditions d'existence dramatiques dans les camps de regroupements et à tant d'autres atrocités qui ont caractérisé le déroulement de la guerre, on cherche en vain des informations un tant soit peu étayées et détaillées sur ce sujet. Et pourtant, le sujet avait beau être tabou pour les autorités françaises, ce n'était un secret pour personne que le napalm était utilisé et nombre d'auteurs le disent dès 1956 et au cours des années suivantes. Mais, y compris dans les récits des indépendantistes, on n'évoque la question en général que dans des

En Algérie, les Français sont les premiers à faire des bombes au napalm un usage régulier.

énumérations ou juste en passant à propos d'autre chose.

Quelques exemples? Abane Ramdane, dès 1956, parlant avec le docteur Chaulet chez qui il se cache et qui lui dit réprouver le terrorisme, répond pour se justifier qu'il ne voit pas "une grande différence entre la jeune fille qui place une bombe au *Milk Bar* et l'aviateur français qui bombarde une mechta ou qui lance du napalm". Ali Kafi, dans ses mémoires en général peu tendres envers l'ennemi, s'indigne surtout, après

avoir déploré "la destruction des cheptels", des "forêts brûlées au napalm". Mouloud Feraoun, qui recense pourtant dans son "Journal" sans se lasser les exactions de toutes sortes et dans les deux camps, écrit sans plus en avril 1956 qu'on "aurait bombardé au napalm" lors d'un ratisage dans la région de Palestro. Abdelmadjid Azzi, qui fut un infirmier courageux et dévoué dans les maquis de la Wilaya 3, parle des blessés qu'il reçoit pendant l'été 1958 après "un combat meurtrier" au cours duquel "les bombardements au napalm et les obus de l'artillerie ont causé la mort de trente *djounoud*" en signalant que les "hommes brûlés au napalm sont immédiatement pris en charge" et que ceux "brûlés au visage sont pour la plupart méconnaissables". Sans s'appesantir sur la question, le problème majeur à affronter étant surtout que l'infirmier est pleine et qu'il faut inciter les patients les moins touchés à aller dormir à la belle étoile pour laisser de la place aux blessés graves. Mustapha Tounsi, combattant dans la Wilaya 4, spécialiste des transmissions, accorde il est vrai un peu plus d'importance à cette arme qu'il pense "prohibée" par les Conventions de Genève sur la guerre dans son *Itinéraire d'un rescapé*. Il évoque ainsi "la première fois" où il a affaire à "une attaque aérienne au napalm", en juillet 1958 "dans un petit *douar* encore habité", qui fait fuir "dans une panique générale" n'importe où "femmes, enfants, vieillards", dont certains vont "mourir par les flammes et les gaz inhalés".

Le « feu de l'enfer »

El-Moudjahid lui-même, là encore par comparaison avec d'autres sujets d'indignation, n'a pas beaucoup évoqué le napalm. On trouve pourtant dans ses pages deux articles substantiels qui dénoncent son utilisation. Le premier, de décembre 1958, reproduit le reportage d'un journaliste yougoslave qui a séjourné un mois dans le maquis en Algérie et a subi un jour avec une unité de moudjahidines qu'il accompagnait une attaque aérienne avec force bombes au napalm. Il assure que les combattants ►

► connaissent bien ces bombes, à tel point qu'ils les reconnaissent alors qu'elles sont encore en l'air, avant que jaillisse "une flamme ardente accompagnée de fumée noire". Et qu'ils rendent responsables les Américains de ce "feu de l'enfer" car ils sont persuadés que l'armée française se fournit dans les dépôts du Pacte atlantique. Le deuxième texte, le seul vraiment important, raconte en mai 1960 comment l'armée française a utilisé des bombes au napalm lors de "la bataille du djebel M'zi". Remontant à la guerre de Corée, rappelant l'article de Jean Lacouture dans *Le Monde* du 13 septembre 1958 intitulé "Visite à un secteur pacifié" et évoquant "cette chaîne des Bibans [...] striée des terribles coulées noires que fait le napalm", il dénonce cette "arme de choix de l'impérialisme" qui "permet de réaliser la «terre brûlée» chère à Bugeaud", "par excellence l'arme des guerres coloniales". Ce qui rejoint une déclaration au même moment de M'hamed Yazid qui dénonce, à propos de la même bataille, "les méthodes barbares destinées à terroriser le peuple algérien" qui sont employées par un gouvernement et des chefs militaires qui "ne sont pas dignes de se réclamer de la civilisation".

Les aviateurs français ont peu parlé de leurs missions comportant des attaques au napalm. L'un d'entre eux, pourtant, le pilote de bombardier Germain Chambost, dans le troisième volet du documentaire diffusé à la télévision française en 1991 "Les années algériennes", est le premier, semble-t-il, à avoir accepté d'avouer, longtemps après les faits il est vrai, qu'il a utilisé des "bidons spéciaux". Se rendait-il compte du résultat de tels bombardements? Un jour, "un avion marqueur avait largué un fumigène (pour indiquer la cible comme d'habitude), j'ai largué là les bidons spéciaux" et "j'ai vu un type courir que j'avais brûlé". Mais, ajoute-t-il, "on ne se posait pas de questions", tout simplement "on obéissait aux ordres".

Est-il possible d'en apprendre un peu plus aujourd'hui? Nous avons rencontré récemment le général Robineau, pilote puis commandant d'un escadron de chasse pendant la guerre d'Algérie avant, beaucoup

plus tard, de diriger le service historique de l'armée de l'air. Il a bien voulu nous parler longuement de ce qu'il avait fait et de ce qu'il avait vu après nous avoir fait lire l'article "Chasseurs des djebels" qu'il a écrit pour une revue. Dans ce texte, il évoque notamment la consommation "intense" de "bidons spéciaux" sur la grande base aérienne de Telergma au sud de Constantine, qui "desservait le Constantinois, l'Aurès, les Nementcha, l'Ouarsenis et leurs marches" et d'où décollaient les Mistral, Skyraider, Thunderbolt et autres aéronefs pour des missions d'appui des troupes au sol ou des missions "de bombardement systématique de points définis dans les zones interdites". Des zones où "était ennemi tout ce qui bougeait, le plus souvent des bourricots et autres quadrupèdes qui servaient à la rébellion de moyens de transport et de réserves alimentaires" et où "il fallait entretenir l'insécurité", autrement dit "rendre la vie impossible". Il se souvient qu'à Telergma, "on

Le napalm ? « Par excellence l'arme des guerres coloniales », dénonce Jean Lacouture en 1958.

pouvait voir chaque jour un adjudant-chef au profil de sorcière touiller avec un grand bâton dans un chaudron énorme le napalm qu'il transvasait aussitôt dans les bidons." Quand on commente avec lui son article, il admet immédiatement que, sans qu'on puisse quantifier précisément le phénomène, le napalm était largement utilisé puisque c'était pour les aviateurs français une arme comme une autre, "banale" en fait. D'autant que, comme le pétrole ne coûtait alors presque rien, de même que les bidons en tôle contenant le liquide, c'était une arme "commode car la moins chère". Les avions, précise-t-il, étaient souvent équipés de deux ou trois bidons de 500 litres, parfois en combinaison avec des roquettes et en sus des armes de bord. Le napalm, affirme-t-il, n'est

pas seulement une arme pour effrayer, elle est "dégueulasse mais efficace": "Si vous êtes dessous" quand on la largue, "la température passe immédiatement à 1000 degrés, vous êtes mort."

« Dégueulasse mais efficace »

Elle n'a été largement utilisée qu'à partir de 1956, confirme-t-il, quand on est entré dans "une vraie guerre". Il ne pense pas – il y aurait pourtant des cas si l'on en croit des exemples donnés par les combattants algériens – qu'on utilisait le napalm contre des villages. Mais des concentrations de personnes ou d'animaux dans les zones interdites étaient visées si les troupes au sol ou un avion de reconnaissance désignait ces cibles. Pour ce qui est de la "banalité" du napalm pour l'armée française, ce que nous dit le général Robineau avec son expérience vécue et ses connaissances techniques est confirmé par un élève officier à l'Académie militaire de Cherchell en 1957 qui, évoquant ce qu'on lui apprenait pour "savoir faire la guerre", cite notamment, après avoir dit que "la conduite à tenir à l'égard des prisonniers et des populations civiles (était) à peine effleurée", "l'utilisation et les effets du napalm".

Quand on se rend à Genève au siège du Comité international de la Croix rouge (CICR), on ne trouve pas une documentation très importante sur la question. On peut cependant examiner des dossiers très fournis sur deux groupes d'Algériens – l'un de quatre soldats, l'autre de six – gravement brûlés et évacués non sans mal par le FLN en franchissant la frontière, l'un vers l'hôpital Avicenne à Rabat au Maroc, l'autre vers l'hôpital Aziza Othmana de Tunis. Les rapports, après des visites sur place et des contacts avec toute une série de médecins, sont formels, photos insoutenables de visages dévastés à l'appui: les patients, gravement atteints, ont été "victimes sans aucun doute d'une bombe au napalm" en territoire algérien. Des échanges de notes et de courriers entre des responsables de la Croix rouge à Genève, Paris, Rabat et Tunis ont pour leur part surtout l'intérêt de nous faire savoir qu'après une longue mission en

Algérie, un responsable du siège a écrit: "Nous avons acquis la conviction [...] que l'aviation utilisait assez couramment le napalm pour ses bombardements." Cela pour réfuter, car "cela ne correspond pas à la réalité", les affirmations des autorités françaises qui, écrit le délégué du CICR à Paris, "nient formellement l'usage du napalm". Mais la Croix rouge ne s'estime malheureusement guère en état de faire plus que protester auprès de ces autorités car, "malgré les effets destructeurs de cette arme, on ne peut tirer de l'examen des lois et règlements de la guerre que celle-ci soit formellement interdite". Le droit, poursuit-on, "n'interdit pas de manière précise les produits enflammés" – "comme aussi les bombes au phosphore ou les lance-flammes" – mais seulement "les armes propres à causer des maux superflus". Donc, si l'on veut aller au-delà, il faudrait prouver que l'on utilise cette arme "sur des objectifs non-militaires, agglomérations civiles, etc." Là, l'emploi "serait considéré comme illégal, non du fait de la nature de l'arme, mais du fait de l'objectif choisi". Par conséquent, dans l'état actuel des informations en sa possession, qui ne démontrent formellement que l'usage militaire du napalm, le CICR ne voit pas "quelle action il pourrait entreprendre" – autrement dit comment il pourrait aller dans le sens du GPRC qui parle de violation des Conventions de Genève sur le droit de la guerre – et conseille la prudence à ses délégués. En attendant d'avoir de nouvelles informations... qu'on attend toujours un demi-siècle après. La guerre d'Algérie a eu lieu trop tôt: depuis 1980, l'usage du napalm est en effet interdit, en tant qu'arme susceptible de toucher indistinctement militaires et civils, par une convention des Nations unies. Entretiens, il est vrai, s'était déroulée la guerre du Vietnam et le monde entier avait été horrifié en juin 1972, dix ans après la fin de la guerre d'Algérie, par la célèbre photo de Kim Phuc, une petite fille de neuf ans brûlée au napalm courant nue en hurlant sur une route à Trang Bang près de Saïgon (Ho-Chi-Minh-Ville aujourd'hui). » ■